

Que deviennent l'art et l'architecture dans un monde à la dérive?

Autor(en): **Bruderer, Jean-Baptiste**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Trans : Publikationsreihe des Fachvereins der Studierenden am Departement Architektur der ETH Zürich**

Band (Jahr): - **(2000)**

Heft 6

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-919110>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Jean-Baptiste Bruderer

Que deviennent l'art et l'architecture dans un monde à la dérive?

Un impérialisme malade.

Le capitalisme actuel a besoin d'hommes qui opèrent ensemble, unanimement et en grand nombre, qui veulent consommer toujours d'avantage et dont les goûts sont standardisés, beaucoup plus facilement modelables et prévisibles qu'auparavant. Le développement du capitalisme provoque un procédé de centralisation et de concentration des biens et du pouvoir, une réunification des grandes puissances. Nous vivons ce que les spécialistes nomment une mondialisation ou globalisation, de grands mots qui font croire que tout va pour le mieux, mais la planète entière est en train d'y laisser ses nerfs. La bureaucratie prend de l'ampleur et au bout du chemin c'est simplement l'autonomie de l'être, sa privauté qui est en jeu. L'individu n'a plus le pouvoir d'exister par lui-même, c'est un groupe auquel il fait partie qui le fait vivre. Il est vrai que l'homme a toujours besoin des autres pour apprendre sur lui-même, mais aujourd'hui la routine machinale que nous impose le rythme de la société capitaliste nous donne le terrible sentiment d'être pris au piège avec la liberté et son autarcie psychique. On nous impose l'image de n'être soumis à aucune dictature, à aucune réglementation, à aucune loi, à aucun axiome bien défini, mais tout compte fait on accepte d'être commandé et d'exécuter ce que l'on attend de nous.

Vers la superficialité de la pensée.

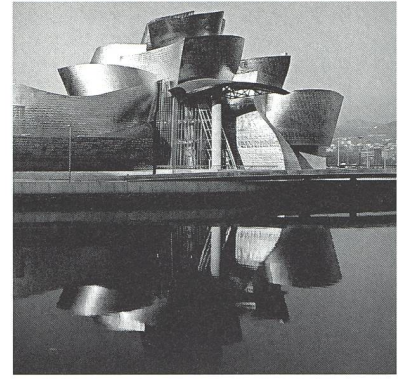
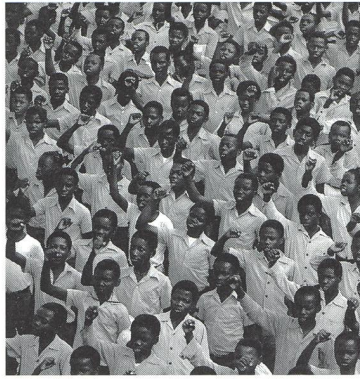
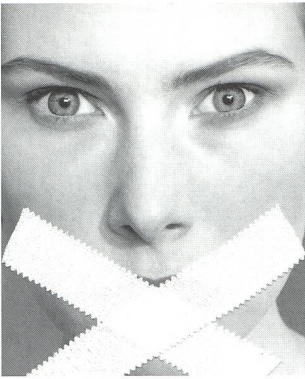
Il y a un siècle encore on apprenait aux gens à vivre les uns avec les autres, à s'écouter et à essayer de se comprendre sans se couper la parole. On enseignait à nos grands-parents à être calmes sans être trop visionnaires. Les conséquences d'un système gangrené et favorisant l'inégalité sont nombreuses. Tout d'abord l'homme s'oublie, il ne fait plus face à lui-même, pour tout dire il ne sait plus s'estimer. L'être humain est envahi par le monde des marchés, devenu homme-marchandise il ne sait plus soupeser ses fautes ni ses coups de génie. Et puis il est dépassé par son manque de raison, submergé par un surplus d'émotions qui font de lui un réactionnaire avant d'être acteur et maître de l'avenir de l'humanité. Il s'agit d'un évident manque de contrôle de soi-même, une passivité triste et égoïste. Dès son plus jeune âge, il n'est plus poussé à agir de façon rationnelle, on ne lui impose aucune leçon de conscience, on ne



lui apprend plus à savoir poser la question et à écouter attentivement les autres. L'homme est déjà tributaire d'une société en conflit, laxiste mais qui le gouverne tel un pion sur un jeu d'échec. Il avance, fasciné par les belles choses qui le touchent, le font sourire et lui apportent un peu de bonheur. En fait, il suit une vie extrêmement simpliste, une vie de couleurs et de passions, une vie qu'il croit juste et autonome, mais tout ceci n'est qu'artifice et superficialité. On ne navigue plus très loin des visions folles et utopistes d'Aldous Huxley dans son fameux « brave new world ». Le système politique et social le plus adéquat au niveau des droits de l'homme montre enfin ses limites.

L'effet pictural et le dévouement à l'aspect.

L'image est en train de devenir l'emblème d'une nouvelle génération. Elle est tout d'abord la preuve d'un attachement à la formalité, d'un manque de contenu, et puis elle est la représentation physique de l'émotion. La consommation d'images est devenue telle que l'homme de cette fin de siècle ne peut plus s'en passer. Il vit en quelque sorte dans un étai où le design, de manière superficielle, l'éblouit et le trouble. Les médias, la technologie et les correspondances rapides conditionnent et accélèrent encore un tel bouleversement des valeurs de la condition humaine. L'homme vit sur une poursuite minimaliste, à savoir se rassasier de belles images et de belles choses interminables, qui ne sont en réalité que des bien-faits apparents car ce sont eux qui le choquent et le rendent heureux. Et là aussi il s'agit de clichés. Il regarde plus et lit moins, parce que l'image lui apporte ce dont il a besoin pour sa propre connaissance. Il vit une vraie folie psychologique qui atteint vite ses extrêmes. Il baigne dans les jeux de façades et est ébloui par les clairs-obscur. D'autant plus que l'impression rapide, la première constatation et son jugement facile et illusoire ont tendance à être ce qu'il y a de plus important. Chacun aime parler d'une façon ou d'une autre de ce qu'il voit et ressent, de l'art qui l'entoure et de l'architecture qui le fascine. C'est une question de goûts et de couleurs et tout le monde a de quoi divaguer et raconter à ce sujet-là.



Les prémisses d'un renversement.

L'emballage offre la première vision d'une création et c'est ça qui marque. La crise est donc là et n'est que la maigre manifestation de la maladie coincée profondément dans les entrailles de la société. L'utilité et l'expression, ou à titre architectural, la fonction et la forme, ont vu leurs valeurs se modifier, à une vitesse accélérée, lors de ces dernières décennies. Alors qu'auparavant on préconisait le développement rationnel d'un ouvrage, à savoir donner un intérêt plus concret au contenu tout en traitant la couverture comme suite logique et raisonnable du projet, aujourd'hui les prémisses ont très certainement inversé leur rôle, c'est-à-dire que l'esthétique a tout simplement pris beaucoup plus d'importance. L'image d'une société aujourd'hui dérivant de ses valeurs fondamentales se perçoit à travers une architecture contemporaine sans bases, comme si libérée de ses contraintes. Alors si l'aspect est ce qui intéresse avant toute chose, et ce qui prédomine dans le jugement personnel, on peut se demander si l'architecture, elle aussi, ne sait plus faire face à la perte de ses valeurs, si elle aussi s'oublie.

L'expression instinctive.

La liberté d'expression mène les gens à imposer leur jugement à des choses souvent futiles et qui ne sont que des attaques et des pensées. Bien que l'expression, cependant, soit elle aussi en train de se développer vers une faiblesse de la critique en contenu, il n'empêche qu'elle est la seule à pouvoir démontrer ce que les êtres ressentent et pensent de manière instinctive. L'expression explose tout simplement, elle vient du font du cœur, là où rien ne peut lui imposer aucunes restrictions. Elle est issue de la racine humaine, pure et juste, et est de ce fait le vrai témoin de l'état psychologique d'un être. L'expression, quelle qu'elle soit, a la grande force de pouvoir produire des sentiments, d'agir de manière anti-égoïste pour la collectivité. Elle est l'entité de chaque homme sur la terre, destiné à dédier une partie de soi pour les autres, destiné à montrer aux autres ce qui lui fait plaisir et faire partager tout ce dont il est fier d'achever. Créer, c'est représenter le monde autour de soi, c'est le critiquer, c'est approuver son amour pour une vie pacifique et tolérante ou son ire amère lorsque les hommes perdent leurs valeurs et ne savent plus d'où

ils viennent. L'expression est la seule chose, dans un système robotisé, à pouvoir encore définir l'humanité de manière variée et à laisser à chaque être sa propre personnalité.

L'architecture révoltée.

Toute expression, quelle qu'elle soit, vit donc ses moments factieux. L'écriture et la peinture notamment sont des éléments très provocateurs car ils évoluent dans un domaine sans réelle discipline. Tout est permis. L'architecture, en déclin rationnel, pénètre un terrain sulfureux où ses origines et ses bases n'existent presque plus. Elle se divise en groupuscules, une véritable réaction à la perte des valeurs culturelles. On voit de tout, on conçoit des choses invraisemblables, impensables il y a encore vingt ans. On parle de déconstructivisme, de pluralisme, de nouveau romantisme latent ou encore de rationalisme, parce qu'il y a toujours des exceptions. Les moteurs artistiques, tout comme l'architecture, se rebellent et déploient une force incroyable à contrer le développement exponentiel de la société ultra-libéraliste vers son paradoxe humain : la contradiction d'être repérable facilement, d'être sans cesse connectable et de croire en ces termes de liberté et d'égalité alors que tout n'est que foi inconscience. Il s'agit là néanmoins d'une preuve de l'incompatibilité de l'art en tant que soit et de la société détruite, caractérisée par le mal du siècle, définie par un impérialisme souffrant du syndrome de ne plus savoir ce que signifie être un homme. L'architecture ne peut pas accepter la conformité des goûts et des couleurs, elle ne peut pas comprendre le retour de tous les hommes vers une uniformité accomplie.



Ernst Cassirer
oder physische Natur, sondern sein Wirken.
lich auszeichnet, ist nicht seine metaphysische
Eigentümliche des Menschen, das, was ihn wirk-
Beobachtung bestätigen liesse, definieren. Das
angeborenen Instinkt, der sich durch empirischen
ihn durch eine angeborene Anlage oder einen
Wesen ausmacht, und ebensowenig können wir
Prinzip definieren, das sein metaphysisches
Wir können den Menschen nicht durch ein inneres



Wir können den Menschen nicht durch ein inneres Prinzip definieren, das sein metaphysisches Wesen ausmacht, und ebensowenig können wir ihn durch eine angeborene Anlage oder einen angeborenen Instinkt, der sich durch empirischen Beobachtung bestätigen liesse, definieren. Das Eigentümliche des Menschen, das, was ihn wirklich auszeichnet, ist nicht seine metaphysische oder physische Natur, sondern sein Wirken.
Ernst Cassirer